

# ARTICLES JUIN 2009

\*\*\*\*\*

## TECHNOLOGIE

### Est-ce que Google nous rend idiot ?

InternetActu | 05.06.09

Il nous a semblé important de vous proposer à la lecture [Is Google Making Us Stupid ?](#), l'article de Nicolas Carr, publié en juin 2008 dans la revue *The Atlantic*, et [dont la traduction](#), réalisée par Penguin, Olivier et Don Rico, a été postée sur le FramaBlog en décembre. Dans cet article, Nicolas Carr ([blog](#)), l'auteur de *Big Switch* et de *Does IT matter ?*, que l'on qualifie de Cassandra des nouvelles technologies, parce qu'il a souvent contribué à un discours critique sur leur impact, part d'un constat personnel sur l'impact qu'à l'internet sur sa capacité de concentration pour nous inviter à réfléchir à l'influence des technologies sur notre manière de penser et de percevoir le monde. Rien de moins.

*"Dave, arrête. Arrête, s'il te plaît. Arrête Dave. Vas-tu t'arrêter, Dave ?"* Ainsi le super-ordinateur HAL suppliait l'implacable astronaute Dave Bowman dans une scène célèbre et singulièrement poignante à la fin du film de Stanley Kubrick [2001, l'odyssée de l'espace](#). Bowman, qui avait failli être envoyé à la mort, au fin fond de l'espace, par la machine détraquée, est en train de déconnecter calmement et froidement les circuits mémoires qui contrôlent son "cerveau" électronique. *"Dave, mon esprit est en train de disparaître"*, dit HAL, désespérément. *"Je le sens. Je le sens."*

Moi aussi, je le sens. Ces dernières années, j'ai eu la désagréable impression que quelqu'un, ou quelque chose, bricolait mon cerveau, en reconnectait les circuits neuronaux, reprogrammait ma mémoire. Mon esprit ne disparaît pas, je n'irai pas jusque là, mais il est en train de changer. Je ne pense plus de la même façon qu'avant. C'est quand je lis que ça devient le plus flagrant. Auparavant, me plonger dans un livre ou dans un long article ne me posait aucun problème. Mon esprit était happé par la narration ou par la construction de l'argumentation, et je passais des heures à me laisser porter par de longs morceaux de prose. Ce n'est plus que rarement le cas. Désormais, ma concentration commence à s'effiloche au bout de deux ou trois pages. Je m'agite, je perds le fil, je cherche autre chose à faire. J'ai l'impression d'être toujours en train de forcer mon cerveau rétif à revenir au texte. La lecture profonde, qui était auparavant naturelle, est devenue une lutte.

Je crois savoir ce qui se passe. Cela fait maintenant plus de dix ans que je passe énormément de temps sur la toile, à faire des recherches, à surfer et même parfois à apporter ma pierre aux immenses bases de données d'Internet. En tant qu'écrivain, j'ai reçu le Web comme une

bénédiction. Les recherches, autrefois synonymes de journées entières au milieu des livres et magazines des bibliothèques, s'effectuent désormais en un instant. Quelques recherches sur Google, quelques clics de lien en lien et j'obtiens le fait révélateur ou la citation piquante que j'espérais. Même lorsque je ne travaille pas, il y a de grandes chances que je sois en pleine exploration du dédale rempli d'informations qu'est le Web ou en train de lire ou d'écrire des e-mails, de parcourir les titres de l'actualité et les derniers billets de mes blogs favoris, de regarder des vidéos et d'écouter des podcasts ou simplement de vagabonder d'un lien à un autre, puis à un autre encore. (À la différence des notes de bas de page, auxquelles on les apparente parfois, les liens hypertextes ne se contentent pas de faire référence à d'autres ouvrages ; ils vous attirent inexorablement vers ces nouveaux contenus.)

Pour moi, comme pour d'autres, le Net est devenu un media universel, le tuyau d'où provient la plupart des informations qui passent par mes yeux et mes oreilles. Les avantages sont nombreux d'avoir un accès immédiat à un magasin d'information d'une telle richesse, et ces avantages ont été largement décrits et applaudis comme il se doit. *"Le souvenir parfait de la mémoire du silicium"*, [a écrit](#) Clive Thompson de *Wired*, *"peut être une fantastique aubaine pour la réflexion."* Mais cette aubaine a un prix. Comme le théoricien des média [Marshall McLuhan](#) le faisait remarquer dans les années 60, les média ne sont pas uniquement un canal passif d'information. Ils fournissent les bases de la réflexion, mais ils modèlent également le processus de la pensée. Et il semble que le Net érode ma capacité de concentration et de réflexion. Mon esprit attend désormais les informations de la façon dont le Net les distribue : comme un flux de particules s'écoulant rapidement. Auparavant, j'étais un plongeur dans une mer de mots. Désormais, je fends la surface comme un pilote de jet-ski.

Je ne suis pas le seul. Lorsque j'évoque mes problèmes de lecture avec des amis et des connaissances, amateurs de littérature pour la plupart, ils me disent vivre la même expérience. Plus ils utilisent le Web, plus ils doivent se battre pour rester concentrés sur de longues pages d'écriture. Certains des bloggeurs que je lis ont également commencé à mentionner ce phénomène. [Scott Karp, qui tient un blog sur les média en ligne](#), a récemment confessé qu'il avait complètement arrêté de lire des livres. *"J'étais spécialisé en littérature à l'université et je passais mon temps à lire des livres"*, écrit-il. *"Que s'est-il passé ?"* Il essaie de deviner la réponse : *"Peut-être que je ne lis plus que sur Internet, non pas parce que ma façon de lire a changé (c'est à dire parce que je recherchais la facilité), mais plutôt parce que ma façon de PENSER a changé ?"*

[Bruce Friedman, qui blogue régulièrement sur l'utilisation des ordinateurs en médecine](#), décrit également la façon dont Internet a transformé ses habitudes intellectuelles. *"J'ai désormais perdu presque totalement la capacité de lire et d'absorber un long article, qu'il soit sur le Web ou imprimé"*, écrivait-il plus tôt cette année. Friedman, un pathologiste qui a longtemps été professeur à l'école de médecine du Michigan, a développé son commentaire lors d'une conversation téléphonique avec moi. Ses pensées, dit-il, ont acquis un style "staccato", à l'image de la façon dont il scanne rapidement de petits passages de texte provenant de multiples sources en ligne. *"Je ne peux plus lire [Guerre et Paix](#)"*, admet-il. *"J'ai perdu la capacité*

*de le faire. Même un billet de blog de plus de trois ou quatre paragraphes est trop long pour que je l'absorbe. Je l'effleure à peine."*

Les anecdotes par elles-mêmes ne prouvent pas grand chose. Et nous attendons encore des expériences neurologiques et psychologiques sur le long terme, qui nous fourniraient une image définitive sur la façon dont Internet affecte nos capacités cognitives. Mais [une étude publiée récemment \(.pdf\)](#) sur les habitudes de recherches en ligne, conduite par des spécialistes de l'université de Londres, suggère que nous assistons peut-être à de profonds changements de notre façon de lire et de penser. Dans le cadre de ce programme de recherche de cinq ans, ils ont examiné des traces informatiques renseignant sur le comportement des visiteurs de deux sites populaires de recherche, l'un exploité par la bibliothèque britannique et l'autre par un consortium éducatif anglais, qui fournissent un accès à des articles de journaux, des livres électroniques et d'autres sources d'informations écrites. Ils ont découvert que les personnes utilisant ces sites présentaient "une forme d'activité d'écramage", sautant d'une source à une autre et revenant rarement à une source qu'ils avaient déjà visitée. En règle générale, ils ne lisent pas plus d'une ou deux pages d'un article ou d'un livre avant de "bondir" vers un autre site. Parfois, ils sauvegardent un article long, mais il n'y a aucune preuve qu'ils y reviendront jamais et le liront réellement. Les auteurs de l'étude rapportent ceci :

"Il est évident que les utilisateurs ne lisent pas en ligne dans le sens traditionnel. En effet, des signes montrent que de nouvelles formes de "lecture" apparaissent lorsque les utilisateurs "super-naviguent" horizontalement de par les titres, les contenus des pages et les résumés pour parvenir à des résultats rapides. Il semblerait presque qu'ils vont en ligne pour éviter de lire de manière traditionnelle."

Grâce à l'omniprésence du texte sur Internet, sans même parler de la popularité des textos sur les téléphones portables, nous lisons peut-être davantage aujourd'hui que dans les années 70 ou 80, lorsque la télévision était le média de choix. Mais il s'agit d'une façon différente de lire, qui cache une façon différente de penser, peut-être même un nouveau sens de l'identité. "*Nous ne sommes pas seulement ce que nous lisons*", dit Maryanne Wolf, psychologue du développement à l'université Tufts et l'auteur de *Proust et le Calamar : l'histoire et la science du cerveau qui lit*. "*Nous sommes définis par notre façon de lire.*" Wolf s'inquiète que le style de lecture promu par le Net, un style qui place "l'efficacité" et "l'immédiateté" au-dessus de tout, puisse fragiliser notre capacité pour le style de lecture profonde qui a émergé avec une technologie plus ancienne, l'imprimerie, qui a permis de rendre banals les ouvrages longs et complexes. Lorsque nous lisons en ligne, dit-elle, nous avons tendance à devenir de "simples décodeurs de l'information". Notre capacité à interpréter le texte, à réaliser les riches connexions mentales qui se produisent lorsque nous lisons profondément et sans distraction, reste largement inutilisée.

La lecture, explique Wolf, n'est pas une capacité instinctive de l'être humain. Elle n'est pas inscrite dans nos gènes de la même façon que le langage. Nous devons apprendre à nos esprits comment traduire les caractères symboliques que nous voyons dans un langage que nous comprenons. Et le médium ou toute autre technologie que nous utilisons pour apprendre et

exercer la lecture joue un rôle important dans la façon dont les circuits neuronaux sont modelés dans nos cerveaux. Les expériences montrent que les lecteurs d'idéogrammes, comme les chinois, développent un circuit mental pour lire très différent des circuits trouvés parmi ceux qui utilisent un langage écrit employant un alphabet. Les variations s'étendent à travers de nombreuses régions du cerveau, incluant celles qui gouvernent des fonctions cognitives essentielles comme la mémoire et l'interprétation des stimuli visuels et auditifs. De la même façon, nous pouvons nous attendre à ce que les circuits tissés par notre utilisation du Net seront différents de ceux tissés par notre lecture des livres et d'autres ouvrages imprimés.

En 1882, Friedrich Nietzsche acheta une machine à écrire, une "Malling-Hansen Writing Ball" pour être précis. Sa vue était en train de baisser, et rester concentré longtemps sur une page était devenu exténuant et douloureux, source de maux de têtes fréquents et douloureux. Il fut forcé de moins écrire, et il eut peur de bientôt devoir abandonner. La machine à écrire l'a sauvé, au moins pour un temps. Une fois qu'il eut maîtrisé la frappe, il fut capable d'écrire les yeux fermés, utilisant uniquement le bout de ses doigts. Les mots pouvaient de nouveau couler de son esprit à la page.

Mais la machine eut un effet plus subtil sur son travail. Un des amis de Nietzsche, un compositeur, remarqua un changement dans son style d'écriture. Sa prose, déjà laconique, devint encore plus concise, plus télégraphique. "Peut-être que, grâce à ce nouvel instrument, tu vas même obtenir un nouveau langage", lui écrivit cet ami dans une lettre, notant que dans son propre travail ses "pensées sur la musique et le langage dépendaient souvent de la qualité de son stylo et du papier".

"*Tu as raison*", répondit Nietzsche, "*nos outils d'écriture participent à l'éclosion de nos pensées*". Sous l'emprise de la machine, écrit le spécialiste allemand des médias [Friedrich A. Kittler](#), la prose de Nietzsche "est passée des arguments aux aphorismes, des pensées aux jeux de mots, de la rhétorique au style télégraphique".

Le cerveau est malléable presque à l'infini. On a longtemps cru que notre réseau mental, les connexions denses qui se forment parmi nos cent milliards et quelques de neurones, sont largement établis au moment où nous atteignons l'âge adulte. Mais des chercheurs du cerveau ont découvert que ce n'était pas le cas. James Olds, professeur de neurosciences qui dirige l'institut Krasnow pour l'étude avancée à l'université George Mason, dit que même l'esprit adulte "est très plastique". Les cellules nerveuses rompent régulièrement leurs anciennes connexions et en créent de nouvelles. "Le cerveau", selon Olds, "a la capacité de se reprogrammer lui-même à la volée, modifiant la façon dont il fonctionne."

Lorsque nous utilisons ce que le sociologue Daniel Bell appelle nos "technologies intellectuelles", les outils qui étendent nos capacités mentales plutôt que physiques, nous empruntons inéluctablement les qualités de ces technologies. L'horloge mécanique, qui est devenu d'utilisation fréquente au 14e siècle, fournit un exemple frappant. Dans *Technique et Civilisation*, l'historien et critique culturel [Lewis Mumford](#) décrit comment l'horloge "a dissocié le temps des événements humains et a contribué à créer la croyance en un monde indépendant

*constitué de séquences mathématiquement mesurables*". La "structure abstraite du découpage du temps" est devenue "le point de référence à la fois pour l'action et les pensées".

Le tic-tac systématique de l'horloge a contribué à créer l'esprit scientifique et l'homme scientifique. Mais il nous a également retiré quelque chose. Comme feu l'informaticien du MIT [Joseph Weizenbaum](#) l'a observé dans son livre de 1976, *Le pouvoir de l'ordinateur et la raison humaine : du jugement au calcul*, la conception du monde qui a émergé de l'utilisation massive d'instruments de chronométrage "reste une version appauvrie de l'ancien monde, car il repose sur le rejet de ces expériences directes qui formaient la base de l'ancienne réalité, et la constituaient de fait." En décidant du moment auquel il faut manger, travailler, dormir et se lever, nous avons arrêté d'écouter nos sens et commencé à nous soumettre aux ordres de l'horloge.

Le processus d'adaptation aux nouvelles technologies intellectuelles est reflété dans les métaphores changeantes que nous utilisons pour nous expliquer à nous-mêmes. Quand l'horloge mécanique est arrivée, les gens ont commencé à penser que leur cerveau opérait "comme une horloge". Aujourd'hui, à l'ère du logiciel, nous pensons qu'il fonctionne "comme un ordinateur". Mais les changements, selon la neuroscience, dépassent la simple métaphore. Grâce à la plasticité de notre cerveau, l'adaptation se produit également au niveau biologique.

Internet promet d'avoir des effets particulièrement profonds sur la cognition. [Dans un article publié en 1936 \(.pdf\)](#), le mathématicien anglais [Alan Turing](#) a prouvé que l'ordinateur numérique, qui à l'époque n'existait que sous la forme d'une machine théorique, pouvait être programmé pour réaliser les fonctions de n'importe quel autre appareil traitant l'information. Et c'est ce à quoi nous assistons de nos jours. Internet, un système informatique d'une puissance inouïe, inclut la plupart de nos autres technologies intellectuelles. Il devient notre plan et notre horloge, notre imprimerie et notre machine à écrire, notre calculatrice et notre téléphone, notre radio et notre télévision.

Quand le Net absorbe un médium, ce médium est recréé à l'image du Net. Il injecte dans le contenu du médium des liens hypertextes, des pubs clignotantes et autres bidules numériques, et il entoure ce contenu avec le contenu de tous les autres média qu'il a absorbés. Un nouveau message e-mail, par exemple, peut annoncer son arrivée pendant que nous jetons un coup d'œil aux derniers titres sur le site d'un journal. Résultat : notre attention est dispersée et notre concentration devient diffuse.

L'influence du Net ne se limite pas aux bords de l'écran de l'ordinateur non plus. En même temps que l'esprit des gens devient sensible au patchwork disparate du médium Internet, les média traditionnels ont dû s'adapter aux nouvelles attentes de leur public. Les programmes de télévision ajoutent des textes défilants et des pubs qui surgissent, tandis que les magazines et les journaux réduisent la taille de leurs articles, ajoutent des résumés, et parsèment leurs pages de fragments d'information faciles à parcourir. Lorsque, au mois de mars de cette année, le *New York Times* [a décidé de consacrer la deuxième et la troisième page de toutes ses éditions](#) à des résumés d'articles, son directeur artistique, Tom Badkin, explique que les "raccourcis"

donneront aux lecteurs pressés un "avant-goût" des nouvelles du jour, leur évitant la méthode "moins efficace" de tourner réellement les pages et de lire les articles. Les anciens média n'ont pas d'autre choix que de jouer suivant les règles du nouveau médium.

Jamais système de communication n'a joué autant de rôles différents dans nos vies, ou exercé une si grande influence sur nos pensées, que ne le fait Internet de nos jours. Pourtant, malgré tout ce qui a été écrit à propos du Net, on a très peu abordé la façon dont, exactement, il nous reprogramme. L'éthique intellectuelle du Net reste obscure.

À peu près au moment où Nietzsche commençait à utiliser sa machine à écrire, un jeune homme sérieux du nom de [Frederick Winslow Taylor](#) apporta un chronomètre dans l'aciérie Midvale de Philadelphie et entama une série d'expériences historiques dont le but était d'améliorer l'efficacité des machinistes de l'usine. Avec l'accord des propriétaires de Midvale, il embaucha un groupe d'ouvriers, les fit travailler sur différentes machines de métallurgie, enregistra et chronométra chacun de leurs mouvements ainsi que les opérations des machines. En découpant chaque travail en une séquence de petites étapes unitaires et en testant les différentes façons de réaliser chacune d'entre elles, Taylor créa un ensemble d'instructions précises, un "algorithme", pourrions dire de nos jours, décrivant comment chaque ouvrier devait travailler. Les employés de Midvale se plainquirent de ce nouveau régime strict, affirmant que cela faisait d'eux quelque chose d'à peine mieux que des automates, mais la productivité de l'usine monta en flèche.

Plus de cent ans après l'invention de la machine à vapeur, la révolution industrielle avait finalement trouvé sa philosophie et son philosophe. La chorégraphie industrielle stricte de Taylor, son "système" comme il aimait l'appeler, fut adoptée par les fabricants dans tout le pays et, avec le temps, dans le monde entier. À la recherche de la vitesse, de l'efficacité et de la rentabilité maximales, les propriétaires d'usine utilisèrent les études sur le temps et le mouvement pour organiser leur production et configurer le travail de leurs ouvriers. Le but, comme Taylor le définissait dans son célèbre traité de 1911, *La direction des ateliers* (le titre original *The principles of scientific management* pourrait être traduit en français par "Les principes de l'organisation scientifique"), était d'identifier et d'adopter, pour chaque poste, la "meilleure méthode" de travail et ainsi réaliser "la substitution graduelle de la science à la méthode empirique dans les arts mécaniques". Une fois que le système serait appliqué à tous les actes du travail manuel, garantissait Taylor à ses émules, cela amènerait un remodelage, non seulement de l'industrie, mais également de la société, créant une efficacité parfaite utopique. *"Dans le passé, l'homme était la priorité", déclare-t-il, "dans le futur, la priorité, ce sera le système".*

Le système de Taylor, le taylorisme, est encore bien vivant ; il demeure l'éthique de la production industrielle. Et désormais, grâce au pouvoir grandissant que les ingénieurs informaticiens et les programmeurs de logiciel exercent sur nos vies intellectuelles, l'éthique de Taylor commence également à gouverner le royaume de l'esprit. Internet est une machine conçue pour la collecte automatique et efficace, la transmission et la manipulation des informations, et des légions de programmeurs veulent trouver "LA meilleure méthode",

l'algorithme parfait, pour exécuter chaque geste mental de ce que nous pourrions décrire comme "le travail de la connaissance".

Le siège de Google, à Mountain View, en Californie, le Googleplex, est la Haute Église d'Internet, et la religion pratiquée en ses murs est le taylorisme. Google, selon son directeur-général Eric Schmidt, est "une entreprise fondée autour de la science de la mesure" et il s'efforce de "tout systématiser" dans son fonctionnement. En s'appuyant sur les téra-octets de données comportementales qu'il collecte à travers son moteur de recherche et ses autres sites, il réalise des milliers d'expériences chaque jour, selon le *Harvard Business Review*, et il utilise les résultats pour peaufiner les algorithmes qui contrôlent de plus en plus la façon dont les gens trouvent l'information et en extraient le sens. Ce que Taylor a fait pour le travail manuel, Google le fait pour le travail de l'esprit.

Google a déclaré que sa mission était "d'organiser les informations du monde et de les rendre universellement accessibles et utiles". Cette société essaie de développer "le moteur de recherche parfait", qu'elle définit comme un outil qui "comprendrait exactement ce que vous voulez dire et vous donnerait en retour exactement ce que vous désirez". Selon la vision de Google, l'information est un produit comme un autre, une ressource utilitaire qui peut être exploitée et traitée avec une efficacité industrielle. Plus le nombre de morceaux d'information auxquels nous pouvons "accéder" est important, plus rapidement nous pouvons en extraire l'essence, et plus nous sommes productifs en tant que penseurs.

Où cela s'arrêtera-t-il ? Sergey Brin et Larry Page, les brillants jeunes gens qui ont fondé Google pendant leur doctorat en informatique à Stanford, parlent fréquemment de leur désir de transformer leur moteur de recherche en une intelligence artificielle, une machine comme HAL, qui pourrait être connectée directement à nos cerveaux. *"Le moteur de recherche ultime est quelque chose d'aussi intelligent que les êtres humains, voire davantage"*, a déclaré Page lors d'une conférence il y a quelques années. *"Pour nous, travailler sur les recherches est un moyen de travailler sur l'intelligence artificielle."* [Dans un entretien de 2004 pour Newsweek](#), Brin affirmait : *"Il est certain que si vous aviez toutes les informations du monde directement fixées à votre cerveau ou une intelligence artificielle qui serait plus intelligente que votre cerveau, vous vous en porteriez mieux."* L'année dernière, Page a dit lors d'une convention de scientifiques que Google *"essayait vraiment de construire une intelligence artificielle et de le faire à grande échelle."*

Une telle ambition est naturelle, et même admirable, pour deux mathématiciens prodiges disposant d'immenses moyens financiers et d'une petite armée d'informaticiens sous leurs ordres. Google est une entreprise fondamentalement scientifique, motivée par le désir d'utiliser la technologie, comme l'exprime Eric Schmidt, "pour résoudre les problèmes qui n'ont jamais été résolus auparavant", et le frein principal à la réussite d'une telle entreprise reste l'intelligence artificielle. Pourquoi Brin et Page ne voudraient-ils pas être ceux qui vont parvenir à surmonter cette difficulté ?

Pourtant, leur hypothèse simpliste voulant que nous nous "porterions mieux" si nos cerveaux étaient assistés ou même remplacés par une intelligence artificielle, est inquiétante. Cela suggère que d'après eux l'intelligence résulte d'un processus mécanique, d'une suite d'étapes discrètes qui peuvent être isolés, mesurés et optimisés. Dans le monde de Google, le monde dans lequel nous entrons lorsque nous allons en ligne, il y a peu de place pour le flou de la réflexion. L'ambiguïté n'est pas un préliminaire à la réflexion mais un bogue à corriger. Le cerveau humain n'est qu'un ordinateur dépassé qui a besoin d'un processeur plus rapide et d'un plus gros disque dur.

L'idée que nos esprits doivent fonctionner comme des machines traitant des données à haute vitesse n'est pas seulement inscrite dans les rouages d'Internet, c'est également le business-model qui domine le réseau. Plus vous surfez rapidement sur le Web, plus vous cliquez sur des liens et visitez de pages, plus Google et les autres compagnies ont d'occasions de recueillir des informations sur vous et de vous nourrir avec de la publicité. La plupart des propriétaires de sites commerciaux ont un enjeu financier à collecter les miettes de données que nous laissons derrière nous lorsque nous voletons de lien en lien : plus y a de miettes, mieux c'est. Une lecture tranquille ou une réflexion lente et concentrée sont bien les dernières choses que ces compagnies désirent. C'est dans leur intérêt commercial de nous distraire.

Peut-être ne suis-je qu'un angoissé. Tout comme il y a une tendance à glorifier le progrès technologique, il existe la tendance inverse, celle de craindre le pire avec tout nouvel outil ou toute nouvelle machine. Dans le *Phèdre* de Platon, Socrate déplore le développement de l'écriture. Il avait peur que, comme les gens se reposaient de plus en plus sur les mots écrits comme un substitut à la connaissance qu'ils transportaient d'habitude dans leur tête, ils allaient, selon un des intervenants d'un dialogue, "arrêter de faire travailler leur mémoire et devenir oublieux." Et puisqu'ils seraient capables de "recevoir une grande quantité d'informations sans instruction appropriée", ils risquaient de "croire posséder une grande connaissance, alors qu'ils seraient en fait largement ignorants". Ils seraient "remplis de l'orgueil de la sagesse au lieu de la sagesse réelle". Socrate n'avait pas tort, les nouvelles technologies ont souvent les effets qu'il redoutait, mais il manquait de vision à long terme. Il ne pouvait pas prévoir les nombreux moyens que l'écriture et la lecture allaient fournir pour diffuser l'information, impulsant des idées fraîches et élargissant la connaissance humaine (voire la sagesse).

L'arrivée de l'imprimerie de Gutenberg, au XVe siècle, déclencha une autre série de grincements de dents. L'humaniste italien Hieronimo Squarciafico s'inquiétait que la facilité à obtenir des livres conduise à la paresse intellectuelle, rende les hommes "moins studieux" et affaiblisse leur esprit. D'autres avançaient que des livres et journaux imprimés à moindre coût allaient saper l'autorité religieuse, rabaisser le travail des érudits et des scribes, et propager la sédition et la débauche. Comme le professeur de l'université de New York, [Clay Shirky](#), le remarque, "*la plupart des arguments contre l'imprimerie était corrects et même visionnaires.*" Mais, encore une fois, les prophètes de l'apocalypse ne pouvaient imaginer la myriade de bienfaits que le texte imprimé allait amener.

Alors certes, vous pouvez vous montrer sceptique vis-à-vis de mon scepticisme. Ceux qui considèrent les détracteurs d'Internet comme des béotiens technophobes ou passésistes auront peut-être raison, et peut-être que de nos esprits hyperactifs, gavés de données surgira un âge d'or de la découverte intellectuelle et de la sagesse universelle. Là encore, le Net n'est pas l'alphabet, et même s'il remplacera peut-être l'imprimerie, il produira quelque chose de complètement différent. Le type de lecture profonde qu'une suite de pages imprimées stimule est précieux, non seulement pour la connaissance que nous obtenons des mots de l'auteur, mais aussi pour les vibrations intellectuelles que ces mots déclenchent dans nos esprits. Dans les espaces de calme ouverts par la lecture soutenue et sans distraction d'un livre, ou d'ailleurs par n'importe quel autre acte de contemplation, nous faisons nos propres associations, construisons nos propres inférences et analogies, nourrissons nos propres idées. La lecture profonde, comme le défend Maryanne Wolf, est indissociable de la pensée profonde.

Si nous perdons ces endroits calmes ou si nous les remplissons avec du "contenu", nous allons sacrifier quelque chose d'important non seulement pour nous même, mais également pour notre culture. Dans [un essai récent](#), l'auteur dramatique [Richard Foreman](#) décrit de façon éloquente ce qui est en jeu :

"Je suis issu d'une tradition culturelle occidentale, pour laquelle l'idéal (mon idéal) était la structure complexe, dense et "bâtie telle une cathédrale" de la personnalité hautement éduquée et logique, un homme ou une femme qui transporte en soi-même une version unique et construite personnellement de l'héritage tout entier de l'occident. Mais maintenant je vois en nous tous (y compris en moi-même) le remplacement de cette densité interne complexe par une nouvelle sorte d'auto-évolution sous la pression de la surcharge d'information et la technologie de "l'instantanément disponible"."

À mesure que nous nous vidons de notre "répertoire interne issu de notre héritage dense", conclut Foreman, nous risquons de nous transformer en "crêpe humaine", étalée comme un pâte large et fine à mesure que nous nous connectons à ce vaste réseau d'information accessible en pressant simplement sur une touche."

Cette scène de *2001 : l'odyssée de l'espace* me hante. Ce qui la rend si poignante, et si bizarre, c'est la réponse pleine d'émotion de l'ordinateur lors du démontage de son esprit : son désespoir à mesure que ses circuits s'éteignent les uns après les autres, sa supplication enfantine face à l'astronaute, "Je le sens, je le sens. J'ai peur.", ainsi que sa transformation et son retour final à ce que nous pourrions appeler un état d'innocence. L'épanchement des sentiments de HAL contraste avec l'absence d'émotion qui caractérise les personnages humains dans le film, lesquels s'occupent de leur boulot avec une efficacité robotique. Leurs pensées et leurs actions semblent scénarisées, comme s'ils suivaient les étapes d'un algorithme. Dans le monde de 2001, les hommes sont devenus si semblables aux machines que le personnage le plus humain se trouve être une machine. C'est l'essence de la sombre prophétie de Kubrick : à mesure que nous nous servons des ordinateurs comme intermédiaires de notre compréhension du monde, c'est notre propre intelligence qui devient semblable à l'intelligence artificielle. **Nicolas Carr**

\*\*\*\*\*

## TECHNOLOGIES

# Le papier contre l'électronique : Nouveau support, nouvelle culture

InternetActu | 12.06.09 |

Lit-on de la même manière sur un support de papier et sur un support électronique ? Le débat commence à être ancien : on pourrait le faire remonter aux critiques de Socrate à l'encontre de l'écriture à une époque où la transmission du savoir se faisait uniquement de manière orale. Elle se pose également en terme de conflit depuis la naissance de l'hypertexte, comme l'évoquait Christian Vandendorpe dans Du Papyrus à l'hypertexte. Un peu comme si deux mondes s'affrontaient : les anciens et les modernes. Ceux pour qui le papier est un support indépassable et ceux pour qui le changement, la bascule de nos connaissances vers l'électronique, à terme, est inévitable.

Pas sûr que ce dossier parvienne à réconcilier les tenants de chacune des positions, qui, malgré de nombreuses nuances, semblent profondément séparer les raisonnements. A tout le moins, espérons que ce dossier permettra de résoudre quelques questions: La lecture sur nos ordinateurs a-t-elle les mêmes qualités que nos lectures sur papier ? Notre attention, notre concentration, notre mémorisation sont-elles transformées par le changement de support ? Sommes-nous aussi attentifs quand nous lisons sur écran que quand nous lisons sur du papier ? Les contenus s'adaptant au support, est-ce que le média, par ses caractéristiques propres, altère notre rapport à la connaissance ?

### "EST-CE QUE GOOGLE NOUS REND STUPIDE ?"

*"A chaque fois qu'apparaît un nouveau média, une nouvelle façon de distribuer le savoir et l'information, il se trouve quelqu'un pour crier à l'abâtissement des masses", [attaque Luc Debraine dans Le Temps](#). Cet été, c'est le toujours critique Nicolas Carr qui a crié au loup. Selon lui, l'internet dénature notre capacité de concentration, expliquait-il dans ["Est-ce que Google nous rend stupide ?"](#), en évoquant le fait qu'il n'arrivait plus à lire plusieurs pages d'un livre avec toute son attention (voire la traduction de cet article réalisée par Penguin, Olivier et Don Rico pour Framablog ["Est-ce que Google nous rend idiot ?"](#) et que [nous avons publié précédemment](#)).*

*"Ces dernières années, j'ai eu la désagréable impression que quelqu'un, ou quelque chose, bricolait mon cerveau, en reconnectait les circuits neuronaux, reprogrammait ma mémoire. Mon esprit ne disparaît pas, je n'irai pas jusque là, mais il est en train de changer. Je ne pense plus de la même façon qu'avant. C'est quand je lis que ça devient le plus flagrant. Auparavant, me plonger dans un livre ou dans un long article ne me posait aucun problème. Mon esprit était happé par la narration ou par la construction de l'argumentation, et je passais des heures à me*

*laisser porter par de longs morceaux de prose. Ce n'est plus que rarement le cas. Désormais, ma concentration commence à s'effilochoer au bout de deux ou trois pages. Je m'agite, je perds le fil, je cherche autre chose à faire. J'ai l'impression d'être toujours en train de forcer mon cerveau rétif à revenir au texte. La lecture profonde, qui était auparavant naturelle, est devenue une épreuve.*

*(...) Comme le théoricien des média Marshall McLuhan le faisait remarquer dans les années 60, les média ne sont pas uniquement un canal passif d'information. Ils fournissent les bases de la réflexion, mais ils modèlent également le processus de la pensée. Et il semble que le Net érode ma capacité de concentration et de réflexion. Mon esprit attend désormais les informations de la façon dont le Net les distribue : comme un flux de particules s'écoulant rapidement. Auparavant, j'étais un plongeur dans une mer de mots. Désormais, je fends la surface comme un pilote de jet-ski."*

Bien évidemment cet article a déclenché un tombereau de réactions, [dont les plus intéressantes ont été recensées par le magazine \*The Edge\*](#) et [le blog de l'encyclopédie Britannica](#). La plupart des commentateurs de Carr semblent d'accord sur un point : l'électronique transforme la manière dont on lit, mais est-ce nécessairement dans le mauvais sens ?

## **NOS RÉFÉRENCES CULTURELLES CHANGENT**

[Pour l'inventeur Daniel Hillis](#), ce n'est pas Google qui nous rend stupide : *"le flot qui nous noie est, bien sûr, le flux d'information, une métaphore si courante que nous avons cessé de l'interroger. (...) Cette métaphore est-elle une conséquence de l'avancée des technologies de la communication ? La marque de la puissance des médias ? Est-elle générée par notre faiblesse à recevoir l'information ? Toutes ces tendances sont réelles, mais je crois qu'elles n'en sont pas la cause. Elles sont les symptômes de situations difficiles. La rapidité de la communication, la puissance des médias et la superficialité de nos écrémages sont toutes les produits de notre insatiable besoin d'information. Nous ne voulons pas seulement plus, nous avons besoin de plus."* Selon lui, si nous avons besoin de plus d'information, c'est parce que la technologie a détruit l'isolement dans lequel nous affrontions le monde, mais aussi parce que ce monde est devenu plus compliqué et que les ressources pour le décrire ont explosé. *"Nous avons besoin d'en savoir plus parce que nous avons à prendre plus de décisions : nous devons choisir notre propre religion, notre propre service de communication, notre propre service de santé."* Nous avons besoin d'en savoir plus pour être mieux connecté à notre environnement et mieux le comprendre. Notre monde nous demande d'être plus intelligent même si pour cela, il faut sacrifier la "profondeur" de notre connaissance - pour autant que livre donne plus de profondeur à la connaissance que le web, ce que beaucoup avancent mais que nul ne prouve.

[Pour l'historien George Dyson](#), la question se résume à savoir quel est le coût des machines qui pensent si les gens ne le font plus. Selon lui, nous sommes face à un risque : nous perdons peut-être des moyens de penser, mais nous les remplaçons par quelque chose de neuf. Il est plus inquiet par le fait que nous ne sachions plus aiguïser un couteau de chasse ou construire un carburateur que par le fait que nous sachions plus lire de livres. *"L'iPod et les MP3 ont*

*enteriné le déclin des albums et la montée des Playlists, mais au final plus de gens écoutent plus de musique, et ça c'est bien.*" Le nombre de livres lus en moyenne diminue si l'on en croit les enquêtes sur les pratiques culturelles, mais force est de constater que l'écriture et la lecture sont toujours plus présentes dans nos vies. Si la culture livresque recule, notre capacité de lecture et d'écriture explose à mesure que nous utilisons toujours un peu plus les outils informatiques. Notre univers quotidien ne cesse de se peupler de lectures, toujours plus multiples et variées : celles de nos mails, de nos blogs, de nos twitts, de nos jeux... qui s'ajoutent ou remplacent celles de nos livres, nos journaux ou nos courriers.

## LE WEB : UN NOUVEAU RAPPORT À LA CULTURE

Pour le consultant Clay Shirky, auteur d'un livre sur la puissance de l'autoorganisation, l'anxiété de Carr ne traduit pas l'évolution de la pensée ou de la lecture, mais marque l'horizon d'un changement de culture. Si nous lisons plus qu'avant, comme le dit d'ailleurs Nicholas Carr, ce n'est plus de la même façon. Après avoir perdu sa centralité, le monde littéraire perd maintenant sa mainmise sur la culture. *"La crainte n'est pas de voir que les gens vont arrêter de lire Guerre et Paix (...). Mais qu'ils vont arrêter de faire une génuflexion à l'idée de lire Guerre et Paix."*

Daniel Hillis rappelle qu'il aime les livres, mais que ce respect est plus pour les idées que pour le format. Selon lui, Shirky a raison de dénoncer le culte de la littérature. Depuis longtemps, les livres sont les premiers vecteurs des idées, tant et si bien que nous les avons associés aux idées qu'ils contiennent. Leur nostalgie vient de ce que nous avons pris l'habitude de les considérer comme le meilleur véhicule de la pensée ou des histoires. Mais est-ce encore exact ? Certains films nous bouleversent plus que certains livres et certains documentaires savent nous apprendre et nous faire réfléchir autant que certains livres :

*"J'ai aimé Guerre et Paix, mais la série télévisée The Wire m'a apporté plus encore. Et pourquoi cela devrait-il être surprenant ? Plus nous mettons d'effort dans une série télévisée plutôt que dans un roman, et plus nous passons de temps à le consommer. Si les deux sont réalisés au plus haut niveau, avec un soin, des compétences et une perspicacité équivalente, nous pourrions alors en attendre un peu moins des livres. (...) Même si la littérature perd sa primauté dans la façon dont nous nous racontons des histoires, nous devons nous rappeler que le livre reste le meilleur moyen pour véhiculer une idée complexe. Mais est-ce pour autant que le format d'un livre est adapté à la façon dont on pense ? J'en doute. Il est parfois exact que la longueur et la quiétude d'un livre est parfaitement adaptée à certaines argumentations, mais quand cela arrive, ce n'est qu'une heureuse coïncidence. (...) La lecture est un acte non-naturel, un truc que nous avons appris pour faire passer nos idées dans le temps et l'espace.*

*Les chercheurs de connaissances gravitent naturellement vers les sources les plus riches et les plus utiles. Ils gravitent donc de plus en plus loin des livres. (...)*

*Je pense, comme Georges Dyson, que les livres de connaissances sont des veilleries qui seront bientôt relégués dans la profondeur obscure des monastères et des moteurs de recherche. Cela*

*me rend un peu triste et nostalgique, mais ma tristesse est tempérée par l'assurance que ce n'est pas le dernier ni le premier changement de format dans la manière dont nous accumulons notre sagesse."*

## LE CHOC DES CULTURES

Plus qu'un changement de support, le passage du papier à l'électronique marque un changement de culture. Nous passons de la culture de l'imprimé à la culture du web et de l'hypertexte, et ce changement a de nombreuses implications concrètes jusque dans la forme de nos écrits et dans la manière dont nous construisons nos raisonnements. Internet modifie nos références culturelles, comme le soulignait Frank Beau dans *Cultures d'Univers* en signalant combien l'univers du jeu [devenait la source d'une nouvelles culture](#). Mais plus encore, l'internet modifie les racines où puise notre culture, sans que cela ne signifie nécessairement que l'une est meilleure que l'autre.

Ce glissement culturel se fait dans la douleur. Mais les signes sont clairs : partout le numérique remplace le matériel. La page web est en train de remplacer la page de papier. On peut le regretter, le déplorer, mais force est de constater que les deux cultures ont tendance à s'opposer toujours plus avant. D'un côté, [on déplore la "vicariance" des écrans](#), comme dans [LeTube](#), le reportage réalisé en 2001 par le réalisateur Peter Entell qui s'intéressait aux effets des écrans et notamment comment ceux-ci déclenchent constamment dans notre cerveau un réflexe d'orientation provoquant un état quasi hypnotique qui fait que l'écran nous absorbe et court-circuite en partie notre raison. D'un côté, on présente volontiers les adeptes des écrans comme les victimes consentantes d'une manipulation médiatique (voire neurologique). De l'autre, on finit par déprécier l'écrit-papier comme le symbole de la culture des générations finissantes. En effet, en réaction à la façon dont on nie toute valeur à cette culture naissante, on déprécit la culture de l'écrit, symbole de la culture transmise. Chez les adolescents, [rappelle la sociologue Dominique Pasquier](#), spécialiste de la culture et des médias, les produits de la culture légitime ne permettent plus de se classer par rapport à ses pairs. Tant et si bien que tout ce qui est associé à la culture scolaire, à commencer par le livre, subit une forte dépréciation chez les adolescents qui lui préfèrent la culture des masses médias et celle transmise par les technologies de l'information et de la communication.

*"Nous sommes ce que nous lisons"*, rappelait avec intelligence Alberto Manguel dans sa remarquable *Histoire de la lecture*. Il est certain que si nous ne lisons plus les mêmes textes, plus avec les mêmes outils et plus dans les mêmes conditions, nous ne serons peut-être plus les mêmes hommes. [Mais n'est-ce pas un peu le cas à chaque génération](#) - qui se définit par le contexte qui les façonne mais aussi par leurs référents culturels et les technologies avec lesquels ils consomment les contenus culturels qui sont les leurs, comme l'expliquent [les études générationnelles de Bernard Préel \(.pdf\)](#) ?

**Hubert Guillaud**

\*\*\*\*\*

## SOCIETE

# "La logique du pacte social de l'après-guerre s'est défaite : il faut repenser la solidarité"

LE MONDE | 20.06.09

Faut-il repousser l'âge du départ à la retraite ? Alors que le débat est relancé en France, Anne-Marie Guillemard, professeure de sociologie à l'université Paris-Descartes-Sorbonne, explique en quoi le vieillissement de la population ébranle les fondements du pacte générationnel construit après-guerre. Elle est l'auteure de *L'Age de l'emploi, les sociétés à l'épreuve du vieillissement* (éd. Armand Colin, 2003).

**Le vieillissement de la population, notamment en Europe, est l'une des données centrales de ce début de siècle. Quelles en sont les caractéristiques ?**

Le vieillissement touche l'ensemble des pays du monde développé, mais la France est particulièrement concernée car elle a connu, au lendemain de la seconde guerre mondiale, un baby-boom qui a duré près de trente ans, de 1945 à 1975. Depuis 2006, les générations nombreuses nées pendant ces années-là arrivent peu à peu à l'âge de la retraite : les décennies à venir vont donc être marquées par le départ massif à la retraite de ces baby-boomers. Ce phénomène est accentué par l'accroissement de la longévité : depuis presque deux décennies, l'espérance de vie à la naissance progresse, en France, d'un trimestre tous les ans !

**Un des effets de cet accroissement de la longévité est le raccourcissement de la période consacrée au travail. Quelle est l'ampleur de cette mutation ?**

En quelques décennies, les temps de formation et de retraite se sont allongés tandis que le temps de travail se restreignait fortement. Selon l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE), en 1960, un homme passait près des trois quarts de sa vie au travail - 50 ans sur ses 68 ans d'existence. Trente-cinq ans plus tard, en 1995, il n'y passait plus que la moitié - 38 ans sur 76 ans d'existence. C'est une véritable révolution, et, là encore, un progrès social. Mais cela veut dire aussi qu'une petite fraction de la population - les 30-50 ans qui sont en activité - doit, dans un temps limité, faire vivre de gros bataillons de retraités et, plus largement, tous ceux qui vivent des transferts sociaux.

**En France, près des deux tiers des "seniors", les 55-64 ans, ont quitté le marché du travail. S'agit-il d'une singularité qui la distingue des autres pays européens ?**

Le raccourcissement de la vie de travail se retrouve partout en Europe, mais la France est le pays qui affiche l'un des taux d'emploi des seniors les plus bas du monde : 38 % ! En France, l'âge médian de sortie du marché du travail est de 58 ans ; en Suède, il atteint 64 ans.

Cette singularité française est liée aux politiques publiques menées depuis la fin des années 1970 : au nom de la sauvegarde de l'emploi, la France a choisi la voie du partage du travail en incitant les salariés les plus âgés à partir en préretraite. Ce furent, par exemple, les préretraites-démissions de 1977, l'abaissement de l'âge de la retraite à 60 ans et l'ouverture des préretraites Etat à 55 ans, en 1982. Depuis, les pouvoirs publics ont tenté de revenir sur ces mesures mais, dès que la croissance était en berne, les gouvernements et les entreprises ont à nouveau eu recours à ces dispositifs.

**Pourquoi estimez-vous que ces mesures considérées comme un progrès social ont eu des effets pervers ?**

Avec la multiplication des mesures d'âge, le travailleur âgé a fini par être considéré comme inemployable, comme si son destin était d'être un inactif indemnisé. Cette politique de cessation anticipée d'activité des seniors est devenue une véritable culture de la sortie précoce partagée par tous les acteurs du marché du travail. Elle a déclenché une spirale d'effets pervers : dépréciation et inactivation des seniors.

Les entreprises se sont ainsi désintéressées du sort des travailleurs "âgés" : pourquoi investir dans la formation après 40 ans ou l'amélioration des conditions de travail des plus de 50 ans si les pouvoirs publics vous aident à vous en débarrasser ? En conséquence, elles n'ont pas anticipé le vieillissement inévitable de leur main-d'oeuvre.

Les barrières d'âge et la discrimination par l'âge dans l'emploi se sont en outre renforcées. Ce processus a conduit à une exclusion du marché du travail non seulement des seniors, mais également des juniors. Cette situation singularise la France : dans ce pays, l'âge est le premier facteur de discrimination dans l'emploi et la France souffre d'un déficit de l'emploi des seniors comme des juniors.

Enfin, cette politique a conduit à privilégier une gestion qui segmente les âges à l'extrême. La politique de l'emploi a ainsi développé des dispositifs à l'intention des jeunes d'un côté, des seniors de l'autre (CDD seniors à 57 ans). L'enjeu, aujourd'hui, est de passer d'une gestion par l'âge à une gestion des diversités et de la synergie des âges. Ce qui suppose de mettre en oeuvre de nouveaux instruments de politiques sociales neutres sur le plan de l'âge qui adoptent la perspective du cycle de vie.

**Vous estimez que ces politiques ont bousculé le modèle culturel du cycle de vie à trois temps (formation, emploi, retraite) construit par les sociétés industrielles. Pourquoi ?**

A la fin de la seconde guerre mondiale, la France a construit son Etat social sur un pacte entre générations : aux jeunes la formation, aux adultes le travail et aux personnes âgées, qui étaient alors très pauvres, un temps d'inactivité indemnisé avec un droit à une pension de retraite. Les temps familiaux étaient alors calés sur ces trois temps des sociétés industrielles : après la formation venait le travail, mais aussi le mariage, puis les enfants.

Cette logique s'est défaite avec l'avènement d'une société de la connaissance qui a individualisé et fragmenté le travail. Sont alors apparus des parcours de vie flexibles qui ont bousculé ce cycle de vie à trois temps : le travail peut désormais être interrompu par des temps de formation ou d'inactivité - les congés parentaux, par exemple. Les temps familiaux ne sont plus en concordance avec les temps professionnels : à 40 ans, on peut être le père d'un enfant en bas âge, une femme retournée chez ses parents après un licenciement ou un divorce, ou la mère tardive d'un bébé. Du coup, la protection sociale, qui épousait la distribution traditionnelle à trois temps de la vie, est incapable de répondre aux besoins nouveaux qui apparaissent dans ces parcours flexibles.

**Vous plaidez en faveur de réformes s'inspirant des modèles scandinaves. Quels sont-ils ?**

Les parcours ne sont plus standardisés. Il faut donc repenser les politiques de solidarité en substituant à la notion d'âge celle de parcours individualisés. Plutôt que de protéger l'emploi en restreignant, par exemple, les licenciements, il vaut mieux, comme le fait la flexisécurité danoise, protéger l'individu en indemnisant le chômage, mais aussi en accompagnant ses recherches d'emploi et en lui offrant une vaste palette de conseils et de formations.

Il faut adopter la même stratégie en matière de vieillissement. C'est ce qui a été fait en Finlande, qui a adopté un système de retraite à la carte, sans durée de cotisation standard ni âge légal de départ. Elle a lancé en 1998 un plan national dont le mot d'ordre était : *"L'expérience est une richesse nationale."* Elle a massivement investi dans la formation des plus de 40 ans, a amélioré les conditions de travail des seniors et a appris aux entreprises une gestion des âges qui dynamise les fins de carrière. Les résultats sont là : le taux d'emploi des seniors est passé de 35 % à 53 % entre 1996 et 2005.

**Propos recueillis par Anne Chemin**

\*\*\*\*\*

**CONDITIONS HUMAINES...**

Point de vue

**Malheur au vainqueur !, par Boris Cyrulnik**

LE MONDE | 20.06.09 |

En cette année darwinienne, les mots "évolution" et "adaptation" provoquent une fièvre querelleuse source de contresens.

Même s'il en a charpenté l'idée, Darwin n'a jamais employé le mot "évolution" qui, au XIX<sup>e</sup> siècle, désignait les parades militaires. Quant au mot "adaptation", il indique un processus

biologique qui arrange une interaction entre un organisme et son milieu. Se trouve ainsi favorisé l'être vivant le plus apte à continuer à vivre dans ce nouveau milieu.

Plus apte ne veut pas dire plus fort, comme l'ont affirmé les nazis. La preuve, c'est qu'il existe sur les pourtours de la Méditerranée une maladie fortement génétique : la thalassémie. Un ensemble des gènes ne codent plus par la synthèse des protéines de globules rouges, ces petits bols qui transportent l'oxygène du sang. Les globules malformés, torsadés comme une faucille, provoquent une anémie souvent grave, mais, de ce fait, ils n'exhalent plus les phéromones qui attirent les moustiques transporteurs de paludisme. Dans un tel contexte, les porteurs de globules rouges sains tombent malades et parfois meurent de paludisme, tandis que ceux qui souffrent d'anémie thalassémique deviennent les plus aptes à survivre.

L'adaptation n'est donc pas forcément un signe de santé, comme l'énonce la classification internationale des troubles mentaux. Biologiquement, il arrive que le plus faible devienne le plus apte. Physiologiquement, un trouble mental peut permettre l'adaptation : un mammifère emprisonné dans la cage d'un zoo s'y adapte par une hypersomnie, une onychophagie et des déambulations stéréotypées qui finissent par ulcérer les coussinets de ses pattes et son museau qui frotte contre les barreaux.

Un homme prisonnier, isolé au mitard, s'adapte au vide de ce nouvel environnement en le remplissant d'hallucinations. L'homme isolé se sent mieux dès que son cerveau produit des perceptions sans objet, dès qu'il entend des voix ou regarde des scènes oniriques qui n'existent pas dans le réel. C'est la maladie mentale qui l'adapte à un monde privé d'humanité.

Il arrive même que le succès adaptatif provoque l'élimination des êtres vivants trop bien adaptés. En 1916, cinq cerfs Sika furent installés sur l'île Jam, près de Vancouver. L'écologie leur convenait, ils y vécurent si bien que, en 1955, on en comptait trois cents, magnifiques et en parfaite santé. Lorsque, soudain, ils tombèrent malades et disparurent en moins de trois ans.

Aucune raison médicale ou accidentelle de mourir, pas de prédateurs, écologie parfaite. C'est un endocrinologue qui a découvert la cause de leur élimination : leur succès adaptatif ! Les cerfs, heureux dans ce pays de cocagne, avaient tant proliféré qu'ils ne parvenaient plus à exécuter leurs rituels d'interaction. Le grand espace était trop réduit. L'harmonisation des brames n'était plus possible, car tous criaient en même temps. Et leur surnombre avait détruit les pâtures qui leur convenaient auparavant.

C'est leur succès adaptatif qui avait provoqué le phénomène de surpâturation qui les affaiblissait. La déritualisation du groupe provoquée par le surnombre avait limité l'espace et empêché les rituels au point que chaque cerf devenait un agresseur pour l'autre. Le stress était devenu mortel : hypertension, hémorragie gastrique, épuisement surrénal les avaient alors éliminés en moins de trois ans. Malheur au vainqueur !

On peut se demander si cette parabole éthologique ne propose pas une réflexion sur la condition humaine. Quelle est notre surpâturation, à nous êtres humains qui dominons la nature ?

Chaque fois que nous obtenons un succès, nous en profitons tellement que nous le boursouflons jusqu'à ce qu'il modifie l'environnement auquel on était adapté. Notre succès adaptatif vient de nous désadapter ! Jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, la mort était sale, quoi qu'en disent les images d'Epinal. Les enfants mouraient dans la diarrhée des toxicoses, les femmes dans le sang des couches et les hommes dans le pus des accidents. Lorsque les antibiotiques ont permis la victoire contre les germes infectieux, on en a tant donné que, conformément à la théorie darwinienne, cette action victorieuse a sélectionné les germes les plus aptes à survivre dans ce nouvel environnement et l'on voit réapparaître d'anciennes maladies infectieuses que l'on ne peut plus soigner : malheur au vainqueur !

Ce processus se répète culturellement. Notre capacité à inventer le monde de l'artifice, celui des mots et des outils nous permet d'échapper aux contraintes de la nature et de la dominer, au point de la détruire. On court à notre perte quand ça marche trop bien. On répète tellement ce qui a bien marché que ça ne marche plus puisque notre succès a modifié les conditions de l'adaptation.

Ce que les cerfs ont fait sur l'île Jam, ce que nous avons fait avec les germes infectieux, nous le faisons encore plus avec notre économie et nos récits. Normalement, un investisseur devrait recueillir les informations sur un marché, les évaluer puis décider... rationnellement. Ce processus logique se réalise rarement. Quand la Bourse a explosé à partir de 1982, quand le marché mondial est devenu pléthorique, quand la chute du Mur a donné aux Européens de l'Est ou aux Chinois la possibilité de devenir à leur tour des consommateurs, quand Internet a créé un marché universel, l'argent a perdu la tête. Il s'est emballé dans l'euphorie boursière où les investisseurs plaçaient dans ce qui marchait, ils achetaient parce que les autres achetaient sans analyser ce qu'ils décidaient.

Cette euphorie boursière s'explique par le mimétisme bien plus que par la raison. On achète, parce que tout le monde achète. Je veux la même voiture, le même logement et le même fonds de pension que mon voisin heureux, pensait l'investisseur irrationnel. Un seul achat ne change pas un marché, mais la contagion des idées, en induisant une tendance, peut provoquer un mouvement financier. Cette illusion euphorisante crée la confiance qui provoque la réussite du marché... jusqu'à ce que la baudruche se dégonfle !

La rationalité n'est plus mathématique, elle est évolutive : ça marche jusqu'à l'excès qui dérégule le système. Le panurgisme psychologique participe à la course économique jusqu'au moment où les moutons euphoriques sautent dans le vide. Ce processus de surpâturation est rendu encore plus efficace par la technologie. Internet, avec son effet de surlangue, rend présentes, encore mieux que la parole, des informations très éloignées. Ce succès technique provoque une sorte de délire logique, où la succession des succès finit par couper les financiers du réel.

Les stupéfiants succès technologiques et financiers ont même provoqué des échecs politiques et guerriers. Seul un pays très riche peut se payer un drone ou un soldat suréquipé. Dans les guerres asymétriques, les pays riches sont à coup sûr les vainqueurs... jusqu'au moment où les pauvres redécouvrent l'Homme seul sur sa petite moto, avec son petit lance-fusées.

Ce soldat seul est capable de descendre un hélicoptère puis de se cacher dans un buisson. D'immenses armées très bien formées ont pu sans peine occuper un territoire... jusqu'au moment où un petit groupe très décidé a redécouvert l'Homme seul, le terroriste invisible, capable d'imposer sa loi en faisant sauter une école puis de se cacher dans la foule d'un marché. Il ne sert plus à rien de gagner une bataille, puisque c'est le vaincu qui va imposer sa loi. Malheur au vainqueur ! Par son point fort il va mourir. p

---

**Boris Cyrulnik** est ethologue et psychiatre. Directeur d'enseignement à l'université du Sud-Toulon-Var (éthologie humaine), il a développé le concept de "résilience", faculté humaine à "rebondir" sur le malheur.

Il a récemment publié *Autobiographie d'un épouvantail* chez Odile Jacob, prix Renaudot de l'essai 2008, et *Je me souviens...* (éditions L'Esprit du temps, 90 p., 9,50 euros).

\*\*\*\*\*

## SOCIETE

Débat

### Mères porteuses : libres ou exploitées ?

LE MONDE 2 | 19.06.09 |

Faut-il autoriser ou interdire la pratique des " mères porteuses " – la gestation pour autrui (GPA) – en France ? Deux philosophes engagés depuis des années sur ces questions très sensibles de bio-éthique débattent dans ces pages. Leurs divergences semblent irréductibles. Sylviane Agacinski exprime dans son essai *Corps en miettes* (Flammarion) un véritable " *dégoût à devoir argumenter pour dire pourquoi il est indigne de demander à une femme de mettre son ventre à disposition d'autrui* ", et s'inquiète de l'usage marchand du corps humain. Ruwen Ogien de son côté, dans *La Vie, la Mort, l'Etat* (Grasset), s'élève contre les ingérences de l'Etat dans la vie privée des femmes qui décident de porter l'enfant d'un autre, contre l'interdiction faite aux homosexuel(le)s, aux célibataires, aux veuves et aux veufs, aux personnes jugées "trop âgées" de bénéficier de l'assistance médicale à la procréation (AMP).

Après les préconisations faites début mai par le Conseil d'Etat, qui recommande de " *ne pas légaliser la gestation pour autrui* " dans " *l'intérêt de l'enfant et de la mère porteuse* ", tout comme de ne pas étendre l'AMP aux homosexuels et aux mères célibataires, le débat d'idées et législatif est relancé. En effet, la loi de bioéthique de 2004 doit être réévaluée courant 2010, et beaucoup pensent que le législateur adoptera les positions du Conseil d'Etat. Certains approuvent, comme Sylviane Agacinski, mais aussi l'Académie de médecine pour qui la mère porteuse " *remet fondamentalement en cause le statut légal, anthropologique et social de la maternité* "; le généticien Axel Kahn, ou encore la ministre Roselyne Bachelot. D'autres réprouvent, et proposent un encadrement des pratiques de gestation pour éviter que les femmes françaises se rendent à l'étranger, comme la sénatrice socialiste Michèle André, la

secrétaire d'Etat à la famille Nadine Morano, ou encore l'historienne des idées Elizabeth Badinter qui entend " reconnaître à la femme la maîtrise de son corps " – même pour porter l'enfant d'un autre.

**Sylviane Agacinski.** Par quoi commencer ? Nous pourrions poser d'abord la question de la loi. Pourquoi faut-il une "loi de bioéthique"? Vous semblez douter de sa nécessité même...

**Ruwen Ogien.** Cette loi de bioéthique ne contient pas des conseils de prudence ou des recommandations amicales. C'est une loi, c'est-à-dire des obligations et des interdictions que la puissance publique défend par la menace ou la force, par l'amende et l'emprisonnement. Dans une démocratie, il faut des raisons impérieuses et d'une nature spéciale pour justifier cette intervention violente dans la vie des gens. Ces raisons ne peuvent pas être de nature religieuse. Qui accepterait, même parmi les croyants, que la police intervienne au nom des Evangiles ? Mais elles ne peuvent pas être morales non plus. De même que l'Etat démocratique, laïque et pluraliste doit être neutre du point de vue religieux, il doit être neutre du point de vue éthique, c'est-à-dire ne pas puiser les raisons de son intervention coercitive dans des doctrines morales d'ensemble controversées. Il ne doit pas menacer ou contraindre au nom des idées de Kant, d'Aristote, de Levinas ou des " principes de la bioéthique ".

**S. A.** La neutralité religieuse de l'Etat n'implique pas, à mon sens, sa neutralité éthique ou philosophique. Le droit positif, autrement dit la loi, doit bien reposer sur une idée de ce qui est juste ou injuste. C'est bien au nom d'une certaine idée de l'homme, de son humanité, de ce à quoi il a " naturellement " droit, que la Déclaration des droits de l'homme a été écrite. Il s'agissait de placer la loi au-dessus de l'arbitraire du pouvoir de l'Etat, et de protéger les citoyens des atteintes à leur liberté, d'où qu'elles viennent, c'est-à-dire aussi d'autrui, de n'importe quel pouvoir. La loi doit à la fois garantir les libertés fondamentales et les rendre compatibles entre elles. Elle peut interdire pour autant qu'elle protège. De plus, depuis les barbaries du XX<sup>e</sup> siècle, la notion de dignité a pris une place importante dans le vocabulaire juridique et constitutionnel, parce que les Etats ont éprouvé le besoin de condamner explicitement les traitements dégradants infligés aux êtres humains.

Dans l'après-Nuremberg, la déontologie médicale, héritière d'Hippocrate, devait aller plus loin et définir les limites de l'expérimentation médicale (d'où le Code de Nuremberg). Mais la question n'est plus aujourd'hui, en Europe, celle de la violence d'Etats totalitaires. Les puissances menaçantes sont ailleurs : dans les technologies et les marchés voyous. Ce qui est profondément inquiétant, à notre époque, c'est la demande de corps humains, de substances biologiques, c'est le besoin créé par les techniques biomédicales, et notamment par les techniques procréatives. Le corps fait l'objet d'une véritable convoitise, d'abord de la part de tous ceux qui sont les bénéficiaires du marché (agences d'intermédiaires, instituts, cliniques, médecins peu scrupuleux...), et de ceux dont les demandes sont exacerbées par les offres technologiques (demandeurs d'enfants).

Je pense que la loi doit protéger les corps des individus économiquement faibles contre cette convoitise. Une démocratie sans limitation de la puissance par le droit serait redoutable. Face

aux techniques biomédicales, qui posent des problèmes humains inédits, les Etats ne sauraient renoncer à leur responsabilité. Vous semblez ne voir toujours que le rôle répressif de la loi et de l'Etat.

**R. O.** Je ne prône pas du tout le désengagement de l'Etat dans le domaine biomédical. Je me demande seulement si l'Etat est habilité à définir la meilleure façon de procréer et de mourir et à l'imposer à tous par la menace et la force, ou si sa tâche ne consiste pas plutôt à protéger les conceptions de chacun en ces matières. Je propose des arguments en faveur de ce second point de vue.

J'estime que l'Etat ne doit pas imposer par la force une conception morale particulière. Comme il protège et défend le pluralisme religieux, il doit protéger et défendre, avec tous les moyens dont il dispose, le pluralisme moral, c'est-à-dire le droit de chacun à vivre selon ses convictions morales profondes, dans la mesure où elles ne causent pas de torts aux autres. Par ailleurs, j'estime qu'il n'existe pas d'essence du droit, qui le lierait par nature à une certaine conception éthique. Il y a seulement des systèmes juridiques concrets plus ou moins libéraux, plus ou moins répressifs.

Certains pays démocratiques, comme la Belgique, la Grèce, le Royaume-Uni ou les Pays-Bas, tolèrent ou encadrent la pratique de la gestation pour autrui. D'autres pas. Il existe un critère qui permet de décider si tel ou tel système pénal est plus ou moins libéral. Plus un système de dispositions pénales est libéral, moins il contient de " crimes sans victimes ", c'est-à-dire de sanctions contre des actes qui ne causent de torts qu'à soi-même, à des adultes consentants ou aux choses abstraites ou symboliques comme les dieux, les anges ou le drapeau de la nation. A l'époque des Lumières, la formule "*crime sans victime*" signifiait qu'il fallait éviter de punir le blasphème, le sacrilège, le suicide, les relations sexuelles entre adultes consentants. Essayons de préserver cet esprit des Lumières. Aujourd'hui, la gestation pour autrui pourrait parfaitement être classée dans la catégorie des " crimes sans victimes ". En effet, il serait injuste de pénaliser un arrangement entre personnes consentantes en principe, qui ne vise nullement à causer des torts à des tiers, surtout pas à l'enfant à naître.

**S. A.** Les motifs de nos choix sont très complexes, et l'on peut être victime de soi-même, surtout si l'on y est incité. Mais que dire ici du libéralisme ? La vision purement libérale implique de laisser les gens vivre comme ils le veulent, librement. Mais il faut distinguer entre les " droits de " et les " droits à ", c'est-à-dire entre les libertés individuelles qui sont du type permission (le droit d'aller et venir, de s'exprimer, de vivre sa vie sexuelle, d'avoir des enfants, etc.), bref le droit de vivre et d'agir sans en être empêché, et les " droits à ", qui impliquent une exigence et créent un devoir chez autrui.

Par exemple, le droit à la vie nous oblige à nourrir nos enfants et tous ceux qui dépendent de nous, ou même à aider, dans la mesure de nos moyens, quelqu'un qui se trouve en danger. Nous avons donc certaines obligations envers les autres comme ils en ont envers nous. Ce genre de droits appelle l'assistance d'autrui et celle de l'Etat à travers ses institutions. Or il est évident, selon une vision libérale, que ma vie personnelle doit être libre, mais sans que je

puisse exiger pour autant d'être assisté pour la mener (par exemple, trouver un partenaire sexuel, ou avoir une descendance). Autrement dit, la liberté n'implique aucun droit à l'enfant, et il est très paradoxal d'inclure dans une vision libérale un droit à l'assistance, en dehors des traitements thérapeutiques, bien entendu.

On peut certes parler d'un droit à la santé, et la médecine doit mettre en œuvre tous les moyens possibles pour l'assurer, mais il n'y a pas de sens à parler d'un droit de chacun à la réalisation de ses désirs sexuels ou de son désir d'enfant. C'est pourquoi il est inconvenant de vouloir faire entrer la grossesse dans le cadre de l'assistance médicale à la procréation. Le recours aux organes ou aux tissus d'autrui devrait rester un traitement exceptionnel. Le don de gamètes lui-même est problématique, car il dépasse largement le cadre médical d'une thérapie. Tout cela devrait être remis à plat.

Quant au consentement, il ne peut aucunement fonder le droit à lui tout seul. Il est trop évident que, s'il s'agit de gagner sa vie, ceux qui sont dans le besoin sont prêts à consentir à bien des choses : à renoncer à leur intégrité physique ou morale, et même à vendre certains de leurs organes si rien ne les en empêche.

**R. O.** Sous prétexte qu'il peut servir à légitimer des situations de domination, faut-il renoncer à faire du consentement un critère du juste dans les relations entre personnes ? Le coût moral et politique serait, à mon avis, trop élevé. Ne pas tenir compte de l'opinion d'une personne sous prétexte qu'elle n'est pas suffisamment libre, informée, rationnelle, est une attitude qui demande à être sérieusement justifiée dans une société démocratique.

Qui peut être habilité à décider que telle ou telle personne n'est pas suffisamment digne, informée ou rationnelle ? Un collège de sociologues et de métaphysiciens ? Peut-on exclure la personne visée du processus de décision sans lui porter tort ? Est-ce que cela ne reviendrait pas à la traiter de façon paternaliste, condescendante, humiliante ? Ne serait-ce pas une injustice aussi grave que celle qui consiste à se servir du consentement formel pour justifier des rapports de domination ?

**S. A.** Le paternalisme n'a rien à voir avec la loi, parce qu'il désigne une protection personnelle. Vous jouez à contre-emploi en dénonçant l'humiliation de ceux que l'on veut protéger des marchés du désespoir et des contrats dégradants. Mais ce ne sont pas les mères porteuses ou ceux qui vendent leurs organes qui sont condamnables, non : ce sont ceux qui autorisent ou proposent de tels commerces. C'est le marché des ovocytes et des ventres, c'est tout le *baby business* et c'est l'exploitation des femmes qui sont répréhensibles, pas les femmes qui subissent cette exploitation. Si l'on fonde les échanges sur le consentement éclairé, alors rien n'empêche d'autoriser aussi l'achat ou la vente d'organes entre vivants.

**R. O.** Il y a beaucoup d'argent qui circule dans le prélèvement de sang, d'organes et dans la gestation pour autrui. Cet argent sert à payer le personnel soignant et la maintenance des hôpitaux ou des cliniques, entre autres. Finalement, les seuls auxquels on refuse le droit moral

d'être payé ou de recevoir une compensation pour leur contribution à la réalisation des objectifs thérapeutiques sont les donneurs. Il y a pas mal d'hypocrisie dans ces affaires.

**S. A.** Voilà enfin un mot sur lequel nous serons d'accord : l'hypocrisie. Oui, elle règne notamment dans le discours sentimental et prétendument altruiste sur la gestation pour autrui, alors qu'il s'agit de louer des utérus.

**R. O.** Je préfère en rester à une formule plus sobre comme " gestation pour autrui " qui n'interdit pas de réfléchir à la question difficile de la rémunération. Quoi qu'il en soit, s'il n'y a aucune raison de criminaliser la gestation pour autrui, je ne vois pas pourquoi elle devrait se pratiquer dans une sorte de clandestinité. L'Etat pourrait veiller à ce que les termes du contrat soient équitables. Mais poussons plus loin votre comparaison avec le trafic d'organes. A votre avis, est-il plus problématique de mettre ses capacités procréatives à la disposition d'autrui que de donner un rein ou une partie de son foie de son vivant ?

**S. A.** En France, le don d'organe entre vivants vise à sauver des vies, pas à satisfaire une demande. Il est autorisé, à titre exceptionnel, entre des membres d'une même famille, excluant tout paiement. Il n'en pose pas moins, c'est vrai, de difficiles problèmes. Quant à l'usage des organes d'une personne pour fabriquer l'enfant d'une autre et en accoucher, il est intrinsèquement inadmissible, parce qu'il consiste à traiter un être humain comme une machine ou un animal d'élevage. Dans un troupeau, les femelles servent à faire des petits, dans l'intérêt de l'éleveur. On voudrait que des femmes servent de femelles reproductrices parce qu'elles sont rémunérées pour cela. Partout où existe cette pratique, c'est toujours un marché, jamais un don.

**R. O.** Mais les mères porteuses ne sont pas toutes des misérables qui n'ont pas d'autre choix. Une enquête récente du *Newsweek* (mars 2008) montre qu'un nombre croissant de mères porteuses américaines correspond à des femmes de militaires en activité bénéficiant de revenus assez aisés. Et en traitant celles dont les choix sont plus limités comme des victimes dépourvues du moindre libre-arbitre, est-ce que vous ne portez pas atteinte à leur dignité ? Par ailleurs, je ne crois pas que la rémunération, toujours présente bien sûr, suffise à ruiner le caractère altruiste du geste des mères porteuses. Les médecins sont bien payés sans qu'on considère que la fin de leur activité est purement vénale. Enfin, les contraintes de la gestation pour autrui sont-elles vraiment plus infâmes que celles de l'athlète professionnel qui prend des risques énormes avec sa santé et qui soumet, par contrat, son régime alimentaire, ses loisirs et jusqu'à sa sexualité au bon vouloir de ses employeurs ? Dans de nombreux métiers prestigieux, il existe des contraintes corporelles 24 heures sur 24. Pensez aux actrices et aux acteurs de cinéma pendant la durée d'un tournage. Faudrait-il interdire le sport professionnel et l'industrie du cinéma parce qu'ils seraient contraires à la dignité humaine ?

**S. A.** Il y aurait beaucoup à dire sur la corruption par l'argent, y compris dans le sport et ailleurs. Ce n'est pas une raison pour ajouter la grossesse, l'accouchement, et donc l'enfant, à la liste de ce qui peut se vendre et s'acheter. Quant aux mères porteuses aux Etats-Unis, ce sont surtout des femmes de couleur, des *nonwhite*. La question que des pays civilisés doivent

se poser, c'est de savoir si l'enfantement doit entrer dans le domaine de l'industrie et sur le marché du travail. Si l'on répond oui, demain, en France, une femme pourra se demander si, en portant un enfant pour autrui, elle ne pourrait pas payer son loyer ou ses études.

**R. O.** Je ne crois pas que le meilleur moyen d'aider quelqu'un à échapper à la misère soit de lui interdire d'utiliser le peu de ressources dont il dispose. De telles interdictions ajoutent une misère à une autre misère.

**S. A.** Cela signifie que vous faites entrer la chair, les organes et l'être vivant lui-même parmi les " ressources " possibles. Je pense au contraire que la loi a un rôle civilisateur, et qu'elle doit exclure des échanges marchands la substance de l'être humain. Que les cellules prélevées, ou le sang, une fois transformés en produits, aient un certain coût, et même un prix, est une autre question. Mais une personne ne doit pas être exposée à se mutiler ou à sacrifier ses organes et sa vie intime pour un salaire, quel qu'il soit. C'est une forme de corruption.

**R. O.** Mais s'il n'y a rien d'indigne ou de moralement répugnant dans le fait de porter un enfant pour quelqu'un d'autre, en quoi proposer à quelqu'un de le faire serait-il une " corruption " ?

**S. A.** Certes, si tout est vendable, comme vous le suggérez, le concept même de corruption s'évanouit, puisque la corruption consiste à proposer d'acheter un bien en principe non vendable !

**R. O.** La question de savoir ce qui est vendable ou pas est une question complexe à laquelle on ne peut pas répondre par des slogans. Pensez aux débats interminables que suscite le droit d'auteur. Certains déclarent qu'ils sont contre l'ordre marchand en général, mais pour que les artistes soient payés pour leurs œuvres. Cela montre la confusion qui entoure ces questions !

**S. A.** Le corrupteur est celui qui achète, le corrompu celui qui se laisse acheter. Nous touchons ici le fond de la question : l'enfantement et l'enfant doivent-ils être des objets de transaction et de commerce ? La réponse que nous donnons à cette question dépend de l'idée que nous nous faisons de l'humanité et de la civilisation. Une femme est un être humain. Sa vie biologique n'est pas séparable de sa vie tout court, de sa biographie. Faire de sa chair l'instrument d'autrui, c'est la déshumaniser. Je sais bien que l'aliénation des femmes est très ancienne, mais les considérer comme des " gestatrices " agréées et salariées, c'est nouveau. Cela revient à traiter le ventre féminin comme une sorte de four à pain.

**R. O.** L'image ne me paraît pas très heureuse. Les fours à pain n'ont rien à dire sur ce qui leur arrive. Les mères porteuses, si, même dans les pires des cas.

**S. A.** Soit ! Mais, à nouveau, vous légitimez tout par le consentement, et donc par l'acceptation individuelle, sans considérer le système économique et social dans lequel les individus sont situés. Le droit n'est pas fait pour encourager les contrats masochistes. Nous sommes tous responsables des règles du jeu qui font une société, et donc de ce qui doit être ou non institué ou exclu. Par exemple : de l'âge de la majorité ou de la retraite, de ce qui est dû aux enfants

(l'éducation), aux vieillards (l'assistance), aux malades (les soins). L'éthique est partout à l'horizon du droit. C'est aux sociétés humaines de dire, au moyen de la loi, le cadre de ce qui est humain ou non. D'autant que, dans le cas de la procréation, ce n'est jamais un individu tout seul qui est en cause : c'est la relation entre les générations. La maternité pour autrui fait entrer l'enfantement dans l'ordre du travail social. Dans le monde, seules les femmes pauvres vendent leurs ovocytes ou louent leur utérus. Légaliser ce commerce, cela revient à autoriser les riches à se servir du corps des pauvres.

**R. O.** La façon la plus juste d'empêcher que des femmes en viennent à porter des enfants pour les autres par pure contrainte matérielle n'est pas de le leur interdire, et de les punir si elles ne respectent pas l'interdiction. C'est de tout faire pour améliorer leur condition matérielle, afin qu'elles ne se sentent pas contraintes de se livrer à cette activité. Dans les cas que vous évoquez, c'est la misère qu'il faudrait interdire et non les mères porteuses. Mais il est vrai qu'il est plus facile d'interdire les mères porteuses.

**S. A.** Bien sûr, le premier devoir des Etats est de lutter contre la précarité et la pauvreté. Mais cela ne permet pas d'approuver la corruption des pauvres par les riches et, avec la mondialisation du marché procréatif et de certains trafics d'organes, l'exploitation des femmes des pays pauvres par les pays riches. De jeunes Indiennes n'auraient jamais pensé à louer leur utérus si des clients, étrangers pour la plupart, n'avaient été demandeurs d'enfants et si l'Inde avait interdit cette pratique. A Chypre, à Kiev, des femmes acceptent des stimulations ovariennes dangereuses pour produire des ovocytes en plus grande quantité et toucher de misérables primes. La réalité, c'est l'émergence d'un sous-prolétariat biologique féminin.

**R. O.** Croyez-vous vraiment que, s'il n'y avait plus de riches ni de pauvres, plus personne n'aurait l'idée ou l'envie de mettre ses capacités reproductives à la disposition d'autrui ? Pour exprimer votre indignation à l'égard de la gestation pour autrui, vous utilisez systématiquement le mot " marchandisation ". C'est une autre façon d'interdire le débat. Qui oserait affirmer qu'il est pour la " marchandisation " ? Mais tout cela n'aide pas à clarifier les questions que tout le monde continue de se poser. Ainsi, les conclusions morales et politiques qu'il faudrait tirer de l'existence de marchés de biens qui, d'après vous, devraient complètement échapper au commerce sont loin d'être évidentes. L'existence d'un trafic d'organes n'a jamais conduit à la conclusion qu'il faut interdire le don d'organes. Pourquoi le trafic de mères porteuses devrait-il conduire à la conclusion qu'il faut interdire la gestation pour autrui, même non exclusivement commerciale ?

**S. A.** Parce que l'enjeu n'est pas de savoir si une mère porteuse est plus ou moins bien rémunérée, mais si les organes d'une personne peuvent être mis au service d'autrui. Que devient le respect des personnes et de leur corps, avec de telles pratiques ? En général, même aux plus pauvres, les sociétés laissent une petite marge de vie, d'autonomie au-delà de leur travail. C'est leur existence élémentaire, privée (Marx disait précisément "*leur vie biologique*"), celle pendant laquelle ils vivent pour eux-mêmes, mangent, dorment, s'amuse, aiment, font des enfants et les élèvent. Si cette marge elle-même peut être achetée, utilisée, contrôlée et entrer au service d'autrui, que reste-t-il de la vie de quelqu'un ? On entre dans une forme

d'aliénation organique. Et puis, avec la grossesse et l'accouchement, ce n'est pas seulement le corps de la mère qui est aliéné, c'est l'enfant qui fait l'objet d'un marchandage. Comparer la gestation pour autrui à un don d'organe, c'est faire comme si l'enfant était un organe, lui aussi.

**R. O.** L'idée qu'avec les mères porteuses on consacrerait la vente d'enfant est une exagération rhétorique. Personne ne pense que les parents ayant payé 20 000 euros à une équipe médicale pour une fécondation in vitro ont " acheté un bébé ". Je ne vois pas pourquoi on devrait considérer autrement la mère porteuse. Il ne faut pas oublier qu'en laissant l'enfant à la naissance aux parents d'intention, la mère porteuse ne leur transfère pas des droits d'utiliser l'enfant comme un objet, ou le traiter comme un esclave, mais des devoirs d'éducation et de protection.

**S. A.** La plupart des FIV sont faites avec les cellules sexuelles des parents. Mais acheter des cellules ou un embryon, comme cela se fait en Californie, c'est déjà acheter un bébé. Quant aux femmes, je maintiens qu'il revient à la loi de protéger leur corps, parce qu'il fait l'objet de convoitises spécifiques, dans l'ordre de la sexualité et de la procréation, et qu'elles sont économiquement les plus démunies.

**R. O.** Protéger les gens d'eux-mêmes et empêcher qu'on profite de leur pauvreté n'est pas du tout la même chose. Par ailleurs, je ne pense pas que le droit du travail pourrait avoir pour fonction de limiter la valeur du consentement des citoyens, qui est une des sources principales de la légitimité démocratique. Si c'était le cas, il faudrait réformer ce droit pour le rendre plus démocratique. Gardons-nous aussi de sacraliser le droit du travail tel qu'il existe, car il n'empêche ni l'exploitation massive des travailleurs ni la précarité de l'emploi. En ce qui concerne les mères porteuses, tout ce que le droit du travail pourrait garantir dans son état présent, c'est que les mères porteuses soient bien traitées et correctement rémunérées, ce qui serait la moindre des choses. Encore faudrait-il, pour cela, que la gestation pour autrui soit légalisée.

**S. A.** D'où vous vient cette confiance aveugle dans le consentement ? Je croyais votre regard cynique, je me demande s'il n'est pas idéaliste ! Le consentement est nécessaire, mais il n'est pas suffisant, puisqu'il est faussé par les inégalités et les besoins économiques. Et puis, pour revenir à nos premières questions, pourquoi se passer d'Aristote, de Kant, ou de Levinas, et j'ajouterai, de Jonas pour penser le droit ? Peut-on traiter, chacun pour soi, la question de l'humain ?

**R. O.** On peut avoir aussi des raisons de penser que le droit et la morale devraient rester séparés.

### **Débat organisé par Frédéric Joignot**

---

#### **Trois mots de bioéthique**

**Assistance médicale à la procréation (AMP).** L'AMP permet d'étendre les possibilités de

procréation à tous les êtres humains, par transfert génétique, fécondation in vitro (FIV) ou injection intra-cytoplasmique de spermatozoïdes (ICSI). Le Conseil d'Etat juge qu'il faut l'interdire aux femmes célibataires et aux couples homosexuels, " *au nom de l'intérêt de l'enfant* " et de la défense du " *couple homme-femme* ".

**Gestation pour autrui (GPA).** C'est la pratique de la mère porteuse. Le Conseil d'Etat conseille de la prohiber. Il rappelle que la gestation n'est pas sans danger pour la mère, que l'enfant vivra sa naissance comme un abandon. Il insiste sur les risques d'une surenchère vers le " *moins-disant d'éthique* ".

**Fécondation in vitro (FIV).** La fécondation se pratique à l'extérieur du corps de la femme, dans un milieu de culture artificielle. Pour ce faire, on utilise les ovocytes (ovules) et les spermatozoïdes des conjoints, ou de l'un d'eux. Elle est réservée aux couples hétérosexuels mariés, ou vivant en concubinage depuis deux ans. Elle est interdite aux femmes de plus de 42 ans. Le Conseil d'Etat entérine ces dispositions.

---

## Repères

### Mères porteuses, l'Europe diverge

- > Au sein de l'UE, certains pays autorisent, le plus souvent sous conditions (nationalité, problèmes médicaux, fins altruistes ou commerciales...), ou tolèrent la gestation pour autrui. On peut citer : la Belgique, le Danemark, la Grèce, les Pays-Bas, le Royaume-Uni.
- > D'autres la prohibent explicitement : l'Allemagne, l'Espagne, la France, l'Italie.
- > Les autres Etats n'ont pas de législations spécifiques : la femme qui donne naissance à un enfant est considérée comme sa mère.

**Dans le monde,** l'Afrique du Sud, le Brésil, certaines provinces canadiennes, quelques Etats américains, la Géorgie, l'Inde, Israël, l'Ukraine autorisent la gestation pour autrui.

### A lire

**Essais.** *Corps en miettes*, de Sylviane Agacinski, Flammarion, "Café Voltaire", 2009, 137 p. 12 €.

*La Vie, la Mort, l'Etat*, de Ruwen Ogien, Grasset, "Monde vécu", 2009, 220 p. 16,50€.

*Au bazar du vivant*, de Jacques Testard et Christian Godin, Seuil, "Points" no 26, 2001, 149 p. 4,50 €.

**Internet.** Etats généraux de la bioéthique, [www.etatsgenerauxdelabioethique.fr](http://www.etatsgenerauxdelabioethique.fr) et la Révision des lois de bioéthique, Etude du Conseil d'Etat, 6 mai 2009, [www.conseil-etat.fr](http://www.conseil-etat.fr)

**Roman.** *L'Enfant des nuages*, de Valérie Gans, Payot, 2009, 207 p., 16 €.

\*\*\*\*\*

## ECOLOGIE

Frédéric Jiguet, maître de conférences au Muséum national d'histoire naturelle

### "La France a perdu 10 % de ses oiseaux nicheurs"

LE MONDE | 20.06.09 |

Quel est l'état de la biodiversité en France ? Comment les oiseaux, les papillons, les plantes se portent-ils ? Quelles conséquences les changements actuels ont-ils sur ces espèces ? Pour mieux répondre, le programme ["Vigie-Nature"](#) du Muséum national d'histoire naturelle fédère, dans tout le pays, des réseaux d'observateurs naturalistes volontaires. Le plus ancien, chargé du Suivi temporel des oiseaux communs (STOC), vient de fêter ses vingt ans. Frédéric Jiguet, maître de conférences au Muséum, décrit les grandes évolutions révélées par ce suivi, sensiblement identiques dans tous les pays d'Europe.

#### **Vous êtes le coordinateur scientifique du programme STOC. Quels en sont les principaux résultats ?**

En vingt ans, toutes espèces confondues, la France a perdu 10 % des oiseaux communs nichant sur son territoire. Les plus touchés sont les espèces urbaines (- 20 %) et les espèces agricoles (- 20 %), puis les espèces forestières (- 11 %). Par ailleurs, on constate un déplacement global des populations de 100 km vers le nord, conséquence du réchauffement climatique.

#### **Comment ce programme d'observation fonctionne-t-il ?**

Grâce à plus d'un millier d'ornithologues bénévoles, déployés sur l'ensemble de la France. Chacun de ces volontaires assure le suivi d'un "carré" de 2 km sur 2 km, tiré au sort dans un rayon de 10 km autour du centre de sa commune. Sur ce carré, deux fois chaque printemps, il réalise dix "points d'écoute" de cinq minutes chacun, durant lesquels il relève tous les oiseaux qu'il voit et qu'il entend. En 2008, 9 000 points d'écoute ont ainsi été réalisés dans 90 départements. Et les carrés qui ont été comptés au moins une fois depuis 2001 représentent un peu plus de 1,3 % de la superficie de la France.

#### **Comment votre groupe d'observateurs a-t-il été constitué ?**

Essentiellement sur la base de coordinations régionales et départementales. Plus le réseau est décentralisé, mieux il fonctionne. Au niveau local, les gens se connaissent, et organisent naturellement des systèmes de formation : avant de se lancer, il n'est pas rare qu'un observateur en herbe accompagne pendant un an ou deux un ornithologue plus expérimenté. Résultat : à mesure que les années passent, on voit nos points d'écoute augmenter.

Or, plus il y a de points d'écoute, plus on dispose de données fiables sur des espèces un peu moins communes. Avec seulement 150 sites, nos données n'ont longtemps permis de repérer de façon fiable qu'une centaine d'espèces. Alors qu'avec 1 085 carrés en 2008, nous commençons à pouvoir suivre les 150 espèces les plus communes.

### **Quels sont les équivalents du STOC à l'échelle de l'Europe, et quel est leur bilan ?**

Actuellement, vingt et un pays européens sont impliqués dans le recensement des populations d'oiseaux nicheurs, dont certains hors de l'Union (Norvège, Turquie, Russie). Les méthodes de relevé diffèrent légèrement d'un pays à l'autre, mais le principe est le même.

Et nous mettons toutes nos données en commun. Celles-ci montrent que la tendance observée pour la France est loin de lui être spécifique.

Si l'on considère le type d'habitat occupé par les oiseaux recensés, on peut les regrouper en quatre grands groupes : des espèces respectivement "spécialistes" des milieux agricoles, forestiers ou bâtis, et des espèces généralistes. Ce qui est global à l'Europe, et même au-delà, c'est le déclin marqué des "spécialistes". Cette réduction ne concerne pas seulement les oiseaux, mais aussi les mammifères, les araignées, les poissons et les plantes. Les généralistes, en revanche, sont parfois en augmentation, en France comme en Europe.

### **Le programme "Vigie-Nature" a récemment étendu sa mission de suivi à d'autres espèces...**

Les oiseaux seuls ne peuvent pas nous informer sur l'évolution de l'ensemble de la biodiversité. Le Muséum a donc décidé de développer des suivis sur d'autres groupes animaux et végétaux : les chauves-souris et les papillons depuis 2006 et, depuis cette année, les escargots et les plantes. Trois autres projets sont à l'étude, sur les pollinisateurs, la biodiversité des zones humides et celle du milieu marin. Le principe est toujours le même : proposer des méthodes simples permettant de suivre l'abondance des espèces communes. Et tenter de motiver le plus grand nombre possible de participants, naturalistes amateurs ou éclairés.

### **Toutes les données de ce programme sont accessibles sur Internet. Est-ce un élément important de sa réussite ?**

C'est important pour le grand public et pour les autorités concernées, qui peuvent consulter nos résultats à tout moment. Et c'est très gratifiant pour les bénévoles participant à la collecte des données, qui voient que leur travail ne reste pas réservé à une poignée de scientifiques. Cela renforce une des grandes vertus de ce programme, qui est d'impliquer les citoyens : en s'appropriant les résultats, ils deviennent plus intéressés et plus responsables.

### **La sensibilité du grand public à la biodiversité a-t-elle changé ?**

Dans les années 1970-1980, on voulait sauver les espèces rares. La prise de conscience de l'urgence qu'il y avait à se préoccuper des espèces de tous les jours a été plus tardive, mais on y arrive.

On l'a vu aux élections européennes : la sensibilité à la protection de la nature est aujourd'hui beaucoup plus forte que naguère. Il y a là un terreau dont la biodiversité peut bénéficier.

## Propos recueillis par Catherine Vincent

---

### 245 espèces observées

**Espèces "contactées".** En 2008, 245 espèces différentes ont été repérées dans le cadre du Suivi temporel des oiseaux communs (STOC), dont 148 avec des effectifs d'au moins 50 individus. L'espèce la plus rencontrée est l'étourneau sansonnet, suivi par la corneille noire, le merle noir, le pinson des arbres et le pigeon ramier.

**Espèces menacées.** Entre 2001 et 2008, les effectifs observés ont décliné pour six espèces classées vulnérables sur la liste rouge des oiseaux nicheurs de France : le tarier des prés (- 76 %), la linotte mélodieuse (- 71 %), le pipit farlouse (- 65 %), le pouillot siffleur (- 65 %), le bouvreuil pivoine (- 63 %) et le gobemouche gris (- 57 %).

**Raisons du déclin.** Surtout la dégradation des habitats et le réchauffement climatique. Une analyse des taux de croissance de 71 espèces sur 17 ans a montré que les espèces septentrionales, en France, sont plus en déclin.

\*\*\*\*\*

## SOCIETE

### Les propositions de Martin Hirsch pour la jeunesse

LEMONDE.FR | 20.06.09 |

Cinquante propositions pour rendre les jeunes plus autonomes. Martin Hirsch, haut commissaire à la jeunesse, tentera, mardi 23 juin, de dégager un accord au sein de la commission sur la politique de la jeunesse, qu'il préside, sur un livre vert, fruit de dix semaines de réflexion de cette instance lancée en mars.

Le "*projet de synthèse au 18 juin 2009*", dont *Le Monde* a pris connaissance, donne, en 82 pages sans les annexes, les objectifs et les propositions qui devraient aboutir, après "*concertation*", à une nouvelle politique pour la jeunesse. Pour cela, Martin Hirsch propose une méthode : des changements immédiats "*pour signifier clairement un changement de cap*", une loi d'orientation sur cinq ans pour définir objectifs, mesures et moyens de cette politique et, enfin, des "*expérimentations rigoureusement évaluées*", lancées rapidement et dans la durée afin de tester certaines des pistes envisagées.

### L'ASPECT FINANCIER, AU CŒUR DE LA NOTION D'AUTONOMIE DES JEUNES

C'est le cas de certaines des propositions phares du livre vert, celles qui concernent l'autonomie financière des jeunes. C'est notamment sur ce terrain que Martin Hirsch était attendu. Certes, le constat qui introduit le livre vert démontre que l'action doit être menée "*simultanément sur plusieurs fronts*". Car "*la situation particulièrement délicate*" dans laquelle se retrouvent aujourd'hui les jeunes est le fruit de "*l'accumulation de facteurs qui se sont au fur et à mesure*

*imbriqués les uns avec les autres*". Les défaillances collectives se situent à plusieurs niveaux (Education nationale, entreprises, multiples acteurs locaux, collectivités publiques). Tant et si bien que *"la société a légué aux jeunes d'aujourd'hui ses dettes. Elle doit maintenant honorer la sienne à leur égard et leur permettre de prendre leur place sans délai et sans parcours du combattant"*.

Et les propositions synthétisées par Martin Hirsch à partir de la réflexion des six groupes de travail de la commission concernent de multiples aspects de la vie des jeunes (orientation, insertion professionnelle, logement, citoyenneté...). L'aspect financier, cependant, est au cœur de la notion d'autonomie des jeunes. Et la gauche, aiguillonnée par l'Union nationale des étudiants de France (Unef, première organisation étudiante, demande depuis longtemps l'instauration d'une allocation d'autonomie pour tous les jeunes. Sur cette question, le projet de livre vert ne prend pas position. Il propose plusieurs pistes qui devraient être soumises à expérimentation.

L'une d'elles serait de mettre en place une *"dotation d'autonomie"* pour améliorer l'accès à une formation ou à un emploi. L'idée est de donner les moyens aux jeunes d'exercer librement un droit à l'erreur, fait de tâtonnements et d'expérimentations. Entre 15 et 18 ans, les jeunes pourraient ouvrir *"un compte de dotation, abondé par l'Etat en fonction de la situation de leurs parents"*. Le coût de cette mesure qui concernerait 700 000 jeunes par an serait de 1,6 à 2 milliards d'euros. Il permettrait, dans le cas le plus favorable de l'hypothèse présentée, de doter un jeune de 4 000 euros à 18 ans. *"Un complément universel"* est envisagé (un abondement de 1 000 euros à 18 ans pour tous les jeunes), tout comme *"un complément sous forme d'avance remboursable"*, c'est-à-dire un prêt de l'ordre de 10 000 euros pour tout jeune à partir de 18 ans. Remboursé plus tard, *"lorsque la situation professionnelle sera stabilisée"*, cet emprunt permettrait de financer une recherche d'emploi, une formation, un permis de conduire ou un projet...

## **DES MESURES CIBLÉES**

Autre scénario, des mesures ciblées. Ce pourrait être une aide spécifique pour les jeunes sans emploi ou sans formation, un complément de ressources pour les étudiants ou un prêt pour financer un projet. Pour les jeunes qui travaillent, mais sans possibilité de bénéficier du RSA, réservé aux plus de 25 ans, le livre vert présente deux options. La première est un bonus par heure travaillée (un milliard d'euros). La seconde, l'ouverture du RSA aux jeunes qui peuvent justifier d'une activité professionnelle continue pendant un an (de 200 à 500 millions d'euros).

La commission était également attendue sur l'orientation scolaire et professionnelle, unanimement décriée depuis des années. Le but recherché est de sortir de l'"orientation sélection" qui envoie les élèves sur des voies sans retour. Comment ? En prônant la mise en place d'un processus au long cours où l'expérimentation et le droit à l'erreur auraient toute leur place, et qui permettrait à tout jeune de construire son parcours. Pour y parvenir, le livre vert propose davantage de cohérence dans l'organisation du système d'orientation, reprenant l'idée de mettre en place un *"service public d'orientation territorialisé"*, qui pourrait prendre la forme

d'une agence, et en responsabilisant les acteurs. L'idée de sanctionner les établissements d'enseignement supérieur qui ne publieraient pas leurs résultats en termes d'insertion professionnelle de leurs étudiants est notamment évoquée.

Même volonté de responsabilisation pour améliorer l'insertion professionnelle des jeunes, et notamment ceux qui sont le plus éloignés de l'emploi. Tout jeune quittant le système scolaire sans le bac devrait se voir proposer une solution dans les trois mois. Ce serait *"une obligation de résultat"* pour les pouvoirs publics, et les jeunes de 16 à 18 ans auraient également l'obligation légale de *"préparer leur entrée dans la vie active"*. Quant aux maires, leur responsabilité d'*"aller au devant des jeunes sans emploi et sans formation qui ne demandent rien"* devrait être reconnue.

Mais le livre vert propose également d'accompagner la recherche d'emploi des jeunes diplômés qui n'ont aucune expérience professionnelle de plus deux mois au bout d'un an. Globalement, une meilleure insertion professionnelle des jeunes passe par le développement de l'alternance à tous les niveaux, défend le livre vert. Objectif : 15 % d'une classe d'âge d'ici 2015. Pour y parvenir, plusieurs pistes sont évoquées, dont la réforme de la taxe d'apprentissage, mais la commission n'envisage pas d'instaurer des quotas ou une augmentation du taux légal de salariés en alternance par entreprise de 3 % à 5 %. Enfin, sur une autre question importante, celle de la participation citoyenne des jeunes, le livre vert propose la création d'un *"Sénat des jeunes"* et d'atteindre *"d'ici 2015, l'objectif de 10 % d'une classe d'âge (70 000 jeunes) en service civique"*.

**Benoît Floc'h**